

INTERNATIONAL

par Marianne Bernède

CONTACTS

Association Lonlonyo, Lomé, Togo
tél : 228 946 15 35/ 228 901 47 01
mail : lonlonyo2001@yahoo.fr
Film : *Les Prophètes et le Sida*

Bernard Taverne, IRD, Sénégal
taverne@ird.sn

BIBLIOGRAPHIE

« Mirages et impostures face au sida », de Idrissou A. et Anagonou S., *Revue ReMed* (Réseau médicaments et développement), n° 24.

« Thérapeutes traditionnels et sida », de Gruenais M. E., in *Développement et santé*, n° 121.

Le sida en Afrique : affaire juteuse pour charlatans en tous genres

En Afrique subsaharienne, où l'on compte en moyenne cinq à six médecins pour 100 000 habitants, le recours à la médecine traditionnelle est une pratique courante et ancestrale. Ainsi, en cas de maladie, 80 % de la population consulte en première intention un « tradipraticien ».

Depuis plusieurs années, le sida a fait de cette discipline un commerce très rentable, et l'on voit proliférer les officines de personnages douteux, vendant à prix d'or une hypothétique guérison.

Il faut pourtant se garder d'une vision colonialiste et ne pas rejeter en bloc la médecine traditionnelle. D'abord parce que pour bon nombre d'Africains vivant en dehors des villes, le tradipraticien est le seul référent thérapeutique. Ensuite, parce que l'aspect économique doit être pris en compte : on peut payer un tradipraticien en nature, pas un médecin.

La plupart des guérisseurs exerçant dans les campagnes pourraient être qualifiés en Europe d'herboristes. Ils utilisent des tisanes, des pommades, des huiles à base de plantes.

« Beaucoup soignent les complications liées au VIH et peuvent apporter un résultat en terme de confort », explique Emmanuel Ricard, médecin de santé publique à l'Institut de médecine et d'épidémiologie africaine. *Leurs traitements sont inscrits dans un processus d'évaluation traditionnel et contiennent des principes actifs qui ne sont pas concentrés. De plus, un bon tradipraticien passe la main quand il se sent dépassé. Ceux qui sont dangereux sont ceux qui disent guérir le sida.* » Des programmes ont même montré que l'intégration des guérisseurs traditionnels à la lutte contre le sida accroît l'accès aux soins et à la prévention. À l'autre extrême, on trouve les guérisseurs qui agissent dans le domaine magico-religieux. Ils ont recours aux talismans, aux prières, aux cérémonies. Ils sont appelés sorciers, marabouts ou féticheurs. Certains affirment pouvoir guérir miraculeusement le sida.

Enfin, il y a ceux qui mélangent les genres : magie et plantes, références à la médecine moderne et cartomanie, guérisseurs tendance New Age travaillant sur l'énergie et les « vibrations », tout est bon pour faire son beurre sur la crédulité, la désillusion, la frustration de malades qui ne peuvent pas profiter des progrès de la médecine moderne. Mais les charlatans ne sont pas toujours ceux que l'on croit. En Afrique, bon nombre d'arnaques, de mises sur le marché de médicaments « révolutionnaires » se révélant mortels ou de protocoles bidons ont été et sont encore initiés par des hommes de science, parfois médecins réputés. Les exemples sont nombreux.

« À chaque fois, le même processus se met en place, relate Emmanuel Ricard. Le médecin qui pilote le traitement se targue d'une argumentation structurée et scientifique, mais si on lui propose un essai thérapeutique véritable, il refuse sous prétexte qu'on va lui voler sa découverte. En Afrique, le pouvoir de contrôle des autorités sanitaires est faible. Les organismes de réglementation ont peu de latitude en matière de répression, donc les gens continuent à faire un peu ce qu'ils veulent. »

Cette situation peut hélas perdurer tant que les pays du Nord n'auront pas pris leur responsabilité : permettre à tous les malades africains de bénéficier des antirétroviraux, seuls traitements aujourd'hui efficaces contre le VIH.

Stand à la Cisma – Nairobi (Kenya).



L'implacable tradition

Bernard Taverne est médecin et anthropologue, chargé de recherche à l'Institut de recherche pour le développement (IRD) à Dakar (Sénégal). Pour « Transversal », il analyse la place de la médecine traditionnelle en Afrique en général et dans la prise en charge du sida en particulier.



Le terme de « médecine traditionnelle » englobe une très large diversité de pratiques de soins en Afrique, allant de la divination à l'usage de plantes médicinales, en passant par la prière, l'emploi d'objets magiques (amulettes), la manipulation physique du corps, etc. Il y a une nette différence de pratiques entre milieu rural et urbain. En ville, depuis quelques années, on assiste à l'émergence de guérisseurs dits « néo-traditionnels », qui jouent sur deux registres. D'une part, ils affirment détenir leur pouvoir thérapeutique d'instances surnaturelles (Dieu, les esprits, les génies, les ancêtres...); d'autre part, ils légitiment une partie de leur pratique par la biomédecine, en demandant des analyses de sang, des radios, etc. Ils sont souvent qualifiés de « charlatans » par les guérisseurs qui se veulent plus proches de la tradition.

L'argent, une question délicate... et centrale. Dans la médecine traditionnelle, personne ne prétend faire « ça » pour l'argent. Les guérisseurs affirment que leur pouvoir leur a été donné pour faire le bien et soigner leur prochain.

Le rapport à l'argent est souvent présenté comme emblématique de la définition du « bon guérisseur » par opposition au mauvais. « Celui qui fait ça pour l'argent » est considéré comme un usurpateur ou un homme « maléfique », soit parce qu'il n'y connaîtrait rien, soit parce qu'il manipulerait les forces du Mal contre rémunération : il serait alors une sorte de « tueur à gages ».

Dans les villages, on ne rémunère pas le guérisseur ; on apporte des offrandes (quelques pièces, un poulet) destinées à satisfaire les instances surnaturelles qui permettent la guérison. Plus tard, si l'on est satisfait des soins, on apporte un « cadeau », dont l'ampleur est laissée à l'appréciation du

patient ou de sa famille. Il arrive que des personnes fortunées offrent ainsi une voiture ou une maison. La réputation d'un guérisseur se mesure d'ailleurs à l'importance des cadeaux qu'il reçoit.

Dans les villes, on voit apparaître de plus en plus une rémunération calquée sur le modèle des honoraires des médecins.

100% des séropositifs consultent des tradipraticiens. En Afrique, toute personne séropositive consulte un tradipraticien à un moment donné. Ceux qui connaissent leur statut sérologique et qui consultent des guérisseurs le font soit par choix personnel, soit par contrainte sociale ou familiale. Certains sont dupes, d'autres pas. Des centaines de milliers de gens vont bien à Lourdes chaque année...

Il semble que moins les personnes sont informées sur la maladie, plus elles dépensent de l'argent chez les guérisseurs. Cependant, il est trop caricatural de dire que tous les guérisseurs sont des exploiters sans vergogne qui ruinent les malades. Cela existe, bien sûr, mais certaines familles se sont aussi ruinées dans un système médical dit scientifique complètement inefficace. La médecine moderne fait parfois des ordonnances aberrantes avec des prescriptions de fortifiants ou de vitamines, qui coûtent extrêmement cher en Afrique et qui ne servent à rien.

Tentatives de réglementation. Dans plusieurs pays d'Afrique de l'Ouest, il existe des tentatives de réglementation de la médecine traditionnelle. Or le premier élément de cette réglementation est la chasse aux « charlatans », paradoxalement toujours ouverte par d'autres guérisseurs... Ce sont généralement ceux qui ont le plus grand pouvoir social, les plus proches du politique, qui veulent « nettoyer la profession ». Mais eux-mêmes peuvent souvent être qualifiés de charlatans par ceux qui sont en lutte de pouvoir avec eux.

Favoriser l'accès aux antirétroviraux. Pendant des années, il a été répété qu'il n'y avait pas de traitement contre le sida en Afrique, parce que celui-ci coûtait trop cher. De nombreux guérisseurs se sont alors engagés dans cette pathologie, d'autant plus facilement qu'elle avait été laissée vacante par la médecine moderne.

Améliorer l'accès au système de santé, fournir gratuitement les antirétroviraux et les examens nécessaires à la surveillance médicale est la meilleure réponse que l'on puisse proposer. Les patients sous antirétroviraux, qui refont des projets de vie, sont les plus critiques vis-à-vis de la médecine traditionnelle. Souvent, ils continuent à consulter des guérisseurs, mais avec beaucoup plus de détachement et un peu de cynisme : « *On ne sait jamais, si ça marchait ?* »

Un film pour contrer les charlatans

Implantée à Lomé, au Togo, l'association Lonlonyo veut prévenir les personnes atteintes par le VIH des dangers que représentent les tradipraticiens, guérisseurs ou pseudo-religieux sans scrupules.

Elle veut les aider à se méfier des pratiques douteuses, pour préserver leur santé et leur porte-monnaie.

Avec le soutien du ministère de la Santé togolais et de la coopération allemande, la GTZ, l'association vient de tourner un film qui retrace le parcours d'une jeune femme venant d'apprendre sa séropositivité. Celle-ci va dépenser toutes ses économies dans des produits miracles et auprès de gourous attirés par l'argent. Arsène Mensah, président de Lonlonyo, explique ce qui a poussé l'association à réaliser ce film.



Qu'est-ce qui motivent les personnes séropositives à se rendre chez un tradipraticien ?

Toute personne nouvellement dépistée séropositive, sans exception aucune, est vulnérable aux promesses de guérison des tradithérapeutes ou guérisseurs. Cette vulnérabilité ne dépend pas du niveau social ou intellectuel.

Leur motivation réside dans la recherche d'une guérison instantanée. En Afrique, l'impuissance de la médecine à guérir le sida est manifeste ; les malades se tournent donc vers la tradithérapie, fortement ancrée dans nos mentalités pour ses succès admirés avant l'arrivée de la médecine moderne.

En outre, certains médecins diplômés, qui estiment toujours ces pratiques ancestrales, orientent les personnes atteintes par le VIH vers des tradithérapeutes.

Quel est le budget affecté par les familles aux tradithérapeutes ?

Les tradithérapeutes évoluant dans les campagnes et qui prétendent guérir le sida sont relativement peu coûteux. Mais il est important de comparer le prix de leurs prestations par rapport au niveau de vie dans les campagnes.

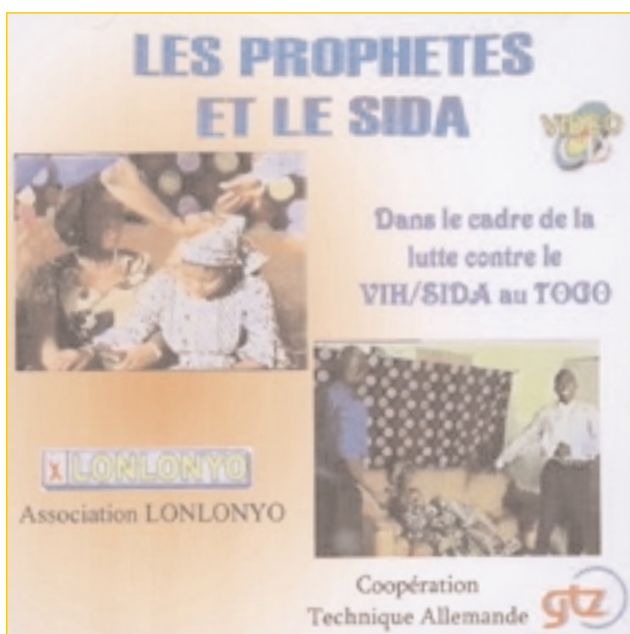
D'autres ont des tarifs prohibitifs, surtout en ville. La plupart facturent leurs clients en fonction de leur situation financière. Un malade apparemment riche aura une facture plus élevée que celui qui semble plus modeste. Certaines personnes atteintes par le VIH vendent ainsi tous leurs biens pour payer les prestations de ces tradithérapeutes ou guérisseurs.

Peut-on évaluer l'influence des tradipraticiens dans la prise en charge du sida ?

De nombreux guérisseurs et tradithérapeutes contribuent à la méconnaissance du sida dans la population, en attribuant à la maladie une autre origine que le virus, ce qui affaiblit l'impact des mesures de prévention. Les charlatans ou féticheurs peuvent dire à une personne séropositive que c'est à cause de la violation des règles de coutume qu'elle est tombée malade, et qu'il suffit d'apaiser la colère des ancêtres pour qu'elle soit guérie. Les pasteurs de certaines « Églises » affirment que le mal est dû à une transgression des règles divines et proposent une période de jeûne et de prières pour obtenir la guérison.

Ils abusent de la vulnérabilité des personnes atteintes par le VIH. Certains malades se retrouvent complètement démunis après avoir investi leurs dernières ressources auprès de ces praticiens véreux. Sans le sou, ils se tournent alors vers les associations de prise en charge qui sont obligées de subvenir à leurs besoins.

Pourtant, des personnes suivies dans nos associations se rendent encore parfois, à notre insu, auprès de ces guérisseurs afin de suivre leurs traitements en plus de ceux que nous recommandons, ce qui annule l'efficacité de la prise en charge.



Le Tobakoak : un médicament miracle qui tue les malades



Exemple d'un médicament miracle en vente au Togo : « potion de vie ».

Il se fait appeler
« Dr Toudji ».

Est-il pour autant
diplômé de médecine?
Certains le pensent,
d'autres le démentent
avec véhémence.

C'est dire si le bonhomme
est habile pour brouiller
les pistes.

Il y a quelques années, le fameux Dr Toudji, installé au Togo, met au point et fabrique localement le Tobakoak, médicament censé guérir le sida en éliminant le virus de l'organisme. Le produit est lancé à grand renfort de publicité : publications dans la presse,

présentation lors d'une conférence internationale sur le sida en Afrique... Le Dr Toudji se base sur des résultats obtenus *in vitro*, qui ont démontré l'efficacité du « médicament » sur le virus. En fait, ce produit est de l'alcool à fort titrage. Or,

comme chacun le sait, l'alcool détruit, *in vitro*, le VIH. Il n'est donc pas étonnant de retrouver une activité antivirale dans des tubes à essai.

Des appuis importants... Le bouche-à-oreille fonctionne très bien, et le Dr Toudji bénéficie d'appuis importants. Il est soutenu par des « hauts d'en haut », comme le précise un médecin français en poste au Togo à l'époque. Un véritable réseau se constitue autour de Toudji : de nombreux médecins, y compris des professeurs d'université exerçant à l'hôpital, lui envoient leurs patients.

Le traitement est fourni après une consultation avec examen clinique et bilan biologique, reprenant les critères thérapeutiques classiques. Le patient doit ensuite suivre une « cure » et ingurgiter plus d'une dizaine de bouteilles du breuvage miracle. Les malades se sentent très mal après ce traitement de choc, un certain nombre mourant rapidement d'hépatite alcoolique, due à la grande quantité d'alcool ingéré en peu de temps. Mais la toxicité du produit devient presque un argument publicitaire. Les terribles effets secondaires sont analysés comme des critères d'efficacité, et le discours est véhiculé par les malades eux-mêmes, sur le mode : « *C'est normal : c'est une maladie grave, le virus est puissant, il faut donc lui opposer un remède encore plus puissant.* »

Le Tobakoak étant présenté comme une alternative locale aux antirétroviraux, les personnes atteintes par le VIH sont prêtes à payer des sommes importantes, d'autant qu'elles sont conseillées par des médecins qui ont bonne réputation. Les « auxiliaires » du Dr Toudji possèdent en effet une vraie légitimité et peuvent difficilement être suspectés de charlatanisme.

... pour un marché lucratif. Il y a environ quatre ans, le président de la république du Togo interpelle le Programme national de lutte contre le sida (PNLS) sur cette question. Le Dr Bassabi, ex-directeur du PNLS à Lomé, prend position contre ce traitement, alerte sur la toxicité du produit et publie même un article fracassant dans *Togo Presse*, accusant Toudji d'exercice illégal de la médecine. Mais il est peu suivi par ses confrères... Cela n'empêche donc pas le Tobakoak d'avoir un rayonnement d'abord national, puis sous-régional, le produit étant depuis distribué au Bénin, au Burkina Faso, en Côte d'Ivoire...

Aujourd'hui, des centaines de malades en font encore les frais, et le Dr Toudji voyage toujours pour faire la promotion de son produit. Il faut dire que l'entreprise est fort lucrative. Selon l'association Lonlonyo, une cure de Tobakoak « nécessaire » 18 litres de produit, vendu 25 000 F CFA¹ le litre, soit 18 fois le salaire moyen d'un ouvrier togolais.

¹ 1 F CFA = 0,0015 euro.

Le Vanhivax : abus de pouvoir ?

Au Cameroun, le Vanhivax défraie la chronique depuis deux ans. Ce soit-disant vaccin thérapeutique contre le VIH a été mis au point par le professeur Victor Anomah Ngu, ancien ministre de la Santé, enseignant à la faculté de Médecine et des sciences biomédicales et directeur de la clinique de l'Espoir à Yaoundé. Selon son promoteur, cet autovaccin, fabriqué à partir du virus du malade à traiter, aurait déjà permis à des centaines de personnes de redevenir séronégatives.

Si l'annonce du Vanhivax avait été faite par un inconnu, on aurait pu classer son inventeur parmi les multiples charlatans qui ont trouvé dans le sida un terrain idéal pour arnaquer les malades. Mais cette découverte vient d'une grande personnalité du monde politique et scientifique camerounais. Cet élément suffit peut-être à expliquer le déferlement médiatique autour du Vanhivax, chaque journal y allant de son analyse, mêlant patriotisme, méconnaissance des réalités scientifiques et rancœur contre l'Occident, accusé d'être le seul vrai responsable de la situation actuelle des malades du sida sur le continent africain. Même les médias officiels, la radio nationale en particulier, ont contribué (consciemment ou non) à promouvoir le Vanhivax.

En novembre 2002, une convention entre le Pr Anomah Ngu et le ministère de la Santé publique a été signée au cours d'un show médiatique à la télévision nationale. « *Je suis content et très fier que mes travaux soient enfin reconnus par le gouvernement* », a déclaré l'auteur du « candidat vaccin » à la presse au lendemain de cette signature. En réalité, les responsables des pouvoirs publics parlent de « *fourniture de moyens financiers, logistiques et humains pour améliorer la poursuite des recherches* ».

Le grand public continue à croire qu'on guérit le sida à la clinique de l'Espoir. Tout discours contraire est considéré par certains comme un acte de sabotage, destiné à ruiner les travaux de l'éminent professeur et à favoriser la vente des médicaments des « Blancs », les antirétroviraux.

Sans éthique. On doit pourtant se placer dans une perspective éthique pour analyser les travaux du Pr Anomah Ngu. En recherche, pour mener un essai clinique, il faut préparer un protocole et le soumettre à un comité d'éthique. Jusqu'à

ce jour, il n'existe pas de protocole et le comité national d'éthique n'a délivré aucun avis sur le Vanhivax, ce qui pose la question de la protection des « participants » à cet essai.

L'actualité du Vanhivax remet au goût du jour les propos entendus lors de la 10^e conférence internationale sur le sida et les maladies sexuellement transmissibles en Afrique, qui a eu lieu à Abidjan (Côte d'Ivoire). Certains malades y avaient déclaré qu'ils étaient soumis à des traitements dont ils ignoraient tout. Ils avaient été suivis par le Pr Anomah Ngu, qui leur prélevait du sang et le leur réinjectait sans leur expliquer quoi que ce soit. Pourtant, l'information des patients est un principe cardinal de l'éthique de la recherche.

De plus, comment se fait-il que les patients paient pour avoir accès au traitement et aux examens complémentaires ? S'il s'agit réellement d'un projet de recherche, ces dépenses devraient être supportées par le programme. Le responsable local de Médecins sans frontières suisse confirme que des milliers de personnes ont été « vaccinées » et que de nombreux malades affirment avoir déboursé une somme non négligeable.

Sans oppositions. L'impact social et sanitaire du Vanhivax mérite également d'être souligné. La dérive médiatique au sujet de ce « vaccin » a poussé les personnes sous antirétroviraux à abandonner leurs médicaments pour se diriger vers la clinique de l'Espoir, ce qui a déclenché en son temps la colère des responsables de certains centres de traitement agréés et d'encadrement des personnes atteintes par le VIH, dont l'hôpital de jour de l'hôpital central de Yaoundé. Un memorandum a d'ailleurs été adressé au ministre de la Santé pour dénoncer « *la publicité excessive et incontrôlée sur des médicaments censés guérir le sida* ».

En aparté, les voix s'accordent à reconnaître que la recherche sur le Vanhivax est un projet « bancal ». D'après certaines sources, le Vanhivax serait même classé par le ministère de la Santé publique camerounais dans la catégorie des recherches effectuées par les tradipraticiens, en raison de l'absence de protocole élaboré selon les règles de l'art.

Comment expliquer alors que pour un projet aussi controversé les pouvoirs publics, les instances sanitaires, les chercheurs et les médecins observent une passivité déconcertante ? La haute stature de l'investigateur l'absoudrait-elle de tout contrôle et de toute critique ?

Quelques conseils aux personnes atteintes par le VIH pour reconnaître un charlatan (qu'il soit tradipraticien ou médecin diplômé)

- Ne jamais faire confiance à une personne qui affirme que votre maladie (le sida) a été provoquée par un ennemi, des génies ou des esprits mauvais. Le sida est dû à un virus, le VIH ;
- Ne pas croire celui qui prétend guérir le sida avec des plantes, des potions, des prières ou de la magie. Les seuls médicaments qui contrôlent l'évolution de la maladie sont les antirétroviraux, et ils n'éliminent jamais le virus de l'organisme ;
- Refuser de verser des sommes d'argent importantes pour un remède soi-disant miracle ;
- Se méfier d'un tradipraticien ou d'un médecin qui a une pratique exclusive, qui refuse que vous alliez consulter d'autres médecins. Pour les personnes sous antirétroviraux : n'arrêtez pas votre traitement même si un praticien vous le conseille, sauf s'il s'agit du médecin prescripteur et que cela s'impose.